

1^{re} Année. - N° 11.

Le numéro : 25 centimes

31 Décembre 1914.

LE PAYS DE FRANCE



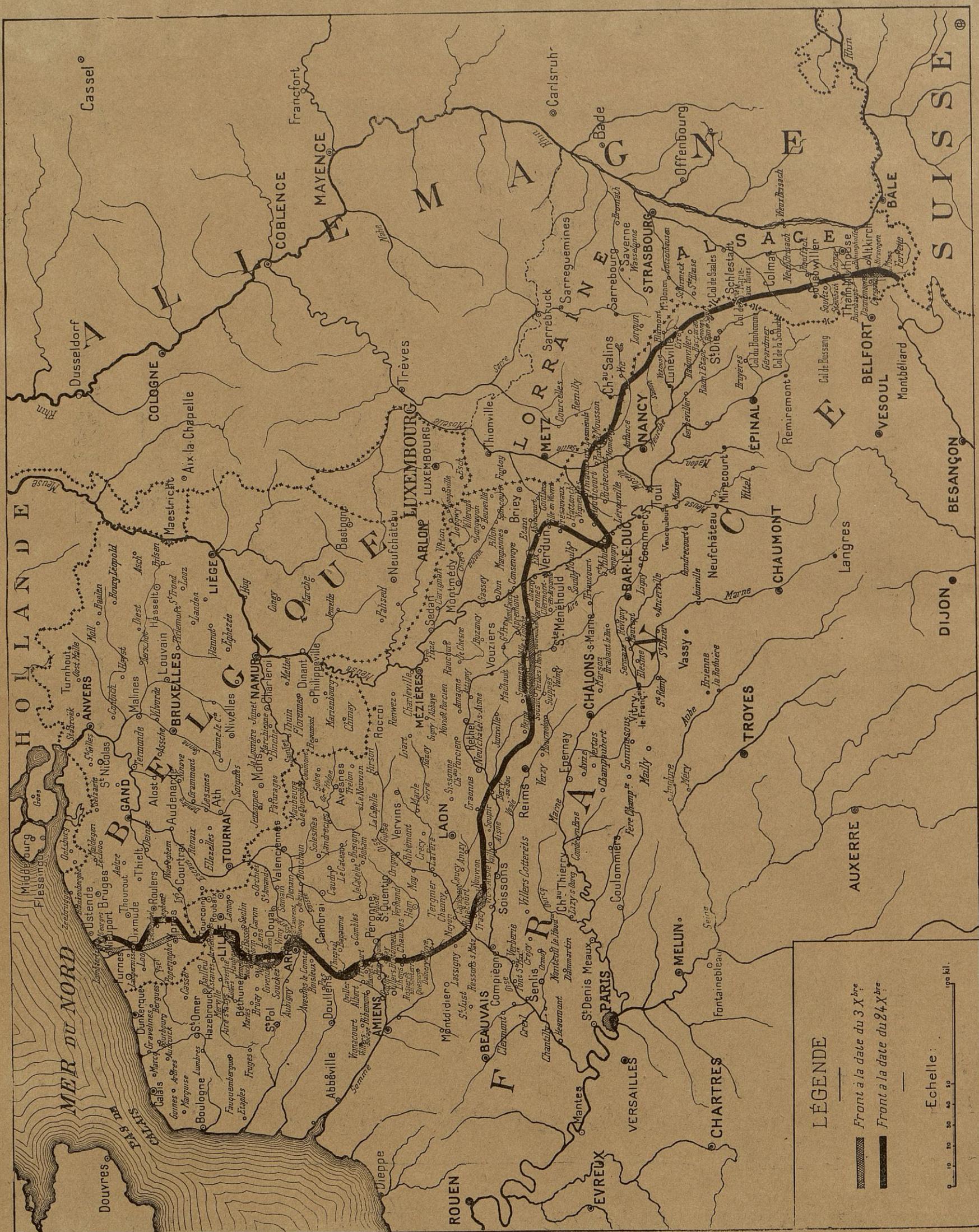
PH. P. PETIT
PARIS

Notre Joffre

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnié
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914



LE FRONT OCCIDENTAL

LA SEMAINE MILITAIRE



est toujours vers la Belgique qu'il faut tourner les yeux pour mesurer les gains intéressants de la guerre. Le mouvement en avant des forces alliées, depuis longtemps attendu, se dessine. Il se manifeste à la fois sur la côte, dans la région de l'Yser et au sud de Lille, autour de la Bassée.

A la date du jeudi 17 décembre arrive la nouvelle que l'offensive des alliés réussit dans la région de l'Yser. Les Allemands sont soutenus par de l'artillerie installée à Ramscappelle, Caerskerke et Oostkerke. Cette artillerie est réduite au silence par les garde-côtes anglais, qui canonnent vigoureusement les positions allemandes sur la côte belge, à Westende et à Nieuport. Quand cette intervention a préparé le terrain pour une marche en avant, les alliés sortent de Nieuport. Ils exécutent dans la direction de Lombaertzyde et de Saint-Georges (région de Bixschoote) une formidable attaque. Cette action concertée comprend trois offensives séparées : Anglais, Français et Belges y prennent part. Des canons de marine anglais, installés sur des chalands, remontent l'Yser et soutiennent l'infanterie. La bataille continue sur différents points pendant la plus grande partie de l'après-midi. Son effort culminant est la prise des villages de Saint-Georges et de Lombaertzyde. Nos fusiliers marins se taillent, dans cette affaire, une page glorieuse : ils enlèvent à la baïonnette, la ferme de Groote-Bramburg, transformée par les Allemands en forteresse. Conséquences : De Lombaertzyde jusqu'à la Somme le cercle de notre action s'élargit. En Belgique, Ypres est tout à fait dégagé ; en France, la position d'Arras se desserre. Les Allemands se consolent en faisant annoncer, par des dépêches hollandaises, une furieuse reprise de leur offensive.

En attendant, dans la journée du 18, nous organisons le terrain gagné la veille au sud de Dixmude.

Nos forces ont percé la ligne de résistance de l'ennemi, juste au-dessus de l'extrémité de la ligne d'inondation. Nous cheminons le long des dunes qui séparent le littoral de la zone des prairies et des cultures. De derrière ses tranchées, et par une suite de contre-attaques, l'ennemi s'oppose en vain à notre marche en avant.

Le 19 décembre, la sensation se précise que notre avance le long de la côte, au delà de Nieuport, dans la direction d'Ostende, est certaine. Elle est marquée par de brillants faits d'armes ; nos dragons enlèvent 900 prisonniers d'un seul coup de filet. Au lieu du redoublement d'offensive annoncé par les gazettes hollandaises, l'impression se précise que, sur certaines parties de la ligne, la défensive n'est plus soutenue avec la même détermination.

La crainte d'un débarquement des alliés sur le littoral nord de la Belgique, hante toujours les Allemands. Ils continuent, en conséquence, d'établir de puissants retranchements face à la mer. Ils concentrent derrière ces ouvrages de fortune, jusqu'à la frontière hollandaise, des forces assez considérables. De gros canons sont établis en batterie dans les dunes. Le samedi 19, des navires de guerre anglais bombardent la côte. L'artillerie allemande veut répondre. Plusieurs de ses batteries sont détruites, les autres doivent se retirer.

L'objet du mouvement qui a rempli toute la semaine écoulée apparaît nettement le dimanche 20. Il s'agit de prendre pied sur la rive orientale de l'Yser. Aussi longtemps que les alliés n'ont pas établi leurs troupes au delà de Nieuport, de faibles forces allemandes, soutenues d'artillerie, suffisent à garder la tête de ce pont. En traversant l'Yser, en occupant le triangle formé par le littoral, d'une part, la rivière, d'une autre, et, en troisième lieu, par la ligne qui court de Westende à Saint-Georges, non seulement nous allongeons notre front, mais nous nous préparons, dans les conditions les plus favorables, une base d'attaque.

Dans la région d'Arras, nous rencontrons une résistance sérieuse, notamment entre Arras et Albert, à la hauteur et à l'ouest de Bapaume.

Aussi bien, accentuons-nous nettement, au sud du canal de la Bassée, entre Béthune et Arras, les avantages que nous promettent l'occupation de Vermelles et du Rutoire. Nous avons sensiblement redressé nos lignes vers la route de la Bassée, Lens, Arras. A Arras même, nous progressons jusqu'aux premières maisons de l'agglomération Saint-Laurent-Blangy, qui est considérée comme un faubourg de la ville. Les Allemands se vengent de cet échec comme à leur ordinaire : ils reprennent le bom-

bardement d'Arras qu'après tant d'épreuves ses habitants commençaient à repeupler.

Au sud d'Arras, l'action est violente autour de la ville d'Albert. Elle se poursuit le long de la ligne du chemin de fer d'Albert à Péronne. Nous gagnons ici des tranchées sur l'ennemi, dans la région des bourgs Ovillers, Fricourt, Mametz, Maricourt. Entre Mametz et Maricourt, à Carnoy, le 20, notre artillerie a le dessus.

La résistance particulièrement acharnée que les Allemands opposent ici à notre progression soutenue, par le nord et par le sud, s'explique ainsi : la menace de cette avance française est infiniment dangereuse pour eux. Elle est une préface à la possession du noeud des chemins de fer de Tergnier, qui est le cœur des communications allemandes vers Noyon, Laon, Reims, et, au nord, Saint-Quentin, Bruxelles et Cologne.

Une fois de plus, le communiqué du 22 décembre nomme Tracy-le-Val. Ce gros village, à la lisière de la forêt de Laigue, au nord-est de Compiègne, a été plusieurs fois le théâtre de combats violents. On parle, aujourd'hui, de « légers gains à l'est et à l'ouest de Tracy-le-Val », sans autres précisions. Notre avance dans cette région cause également à l'ennemi une inquiétude vive. La lisière de la forêt vers Tracy-le-Val est un point d'une importance considérable, à cause du rayonnement des routes et des chemins. On trouve ici le grand village de Carlepont, dont les voies commandent plusieurs centres de la vallée de l'Aisne, tel que Noyon et Chauny, vers le massif de Saint-Gobain et Laon.

Le 18 et le 19 décembre, notre artillerie lourde prend l'avantage en Champagne. Le 20, nous réalisons des gains appréciables dans la région de Prosnies, de Perthes et de Beauséjour. Le 22, on se bat violemment à la baïonnette autour de Souain. Offensive et défensive se neutralisent. Aux abords de Perthes, nous enlevons trois ouvrages allemands représentant un front de tranchées de 1.500 mètres. Au nord-est de Beauséjour, nous occupons toutes les tranchées qui bordent la crête du Calvaire. Le 23, après une vive canonnade et deux assauts dans la région de Perthes, le dernier tronçon de la ligne, partiellement conquise le 21, est enlevé. C'est un gain de 800 mètres. Dans la dernière tranchée prise, nous capturons, personnel et matériel, une section de mitrailleuses. Les contre-attaques de l'ennemi, aussi bien que celles qu'il oppose à nos pro-

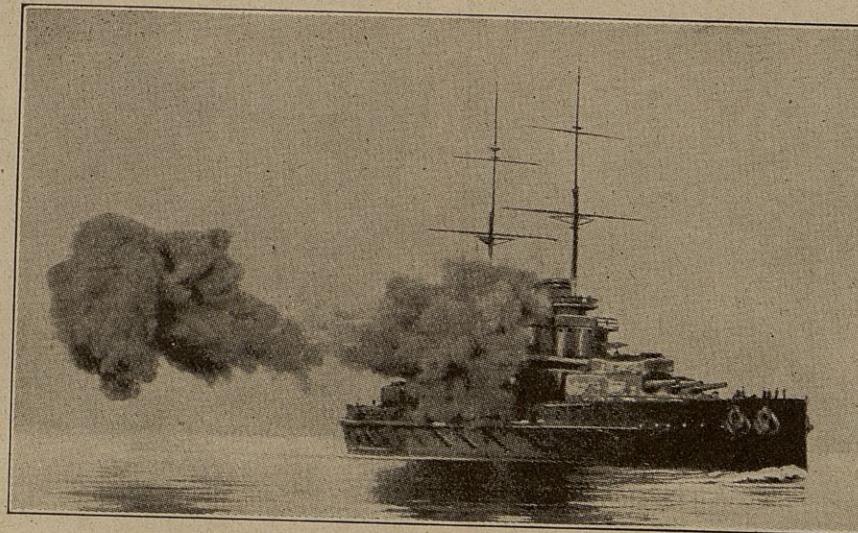
grès au nord-est de Beauséjour, sont repoussées.

Dans l'Argonne, le 18, les Allemands font sauter une de nos tranchées au nord du Four-de-Paris, mais ils essayent en vain d'en déboucher avec trois bataillons. Nous leur répondons le 19 en faisant sauter une de leurs sapes dans le bois de la Gruerie. Le 20, nous nous installons solidement dans ce bois et nous repoussons trois attaques dont ils nous pressent. Nous faisons exploser quatre sapes minées par eux ; nous nous établissons dans ces excavations. Nos progrès continuent le 22. Une fois de plus, nous repoussons une attaque contre Saint-Hubert. Tout cela finit le 23 par l'affirmation d'un progrès sensible. Nous avançons sur un front de tranchées de 400 mètres et dans une profondeur qui va jusqu'à 250.

En Woëvre, c'est toujours dans le bois de Mortemare que l'activité est la plus vive. Notre artillerie détruit deux batteries lourdes dans la région de Verdun ; le 18 décembre elle en endommage une troisième. Notre tir a été réglé par des avions. Sur la rive droite de la Meuse, le 20, nous gagnons du terrain au nord-ouest de Brabant-sur-Meuse et dans le bois de Consenvoye. Entre l'Argonne et la Meuse, au nord du bois de Malaucourt, nos troupes réussissent à franchir un réseau de fils de fer et à s'emparer des tranchées ennemis. Elles s'y maintiennent. Notre front, dans cette région, atteint les réseaux de fils de fer de l'ennemi au sud-ouest du bois de Forges et borde le bois de Boureuilles.

En Alsace, les Allemands font un effort qui semble considérable contre le point où la vallée de la Thur débouche en plaine.

Lorsque l'on s'élève au-dessus de tous ces mouvements, ici fractionnés, lorsqu'on les place à l'heure où ils se sont produits et qu'on les considère dans leur ensemble, on a le sentiment d'une nette offensive des alliés qui se lie, d'un bout à l'autre du front. Son activité va croissant ; partout, ses résultats sont heureux. Le résultat final de tant de succès particuliers est proche.



NAVIRE DE GUERRE ANGLAIS BOMBARDANT LES FORTIFICATIONS ALLEMANDES SUR LA CÔTE DE BELGIQUE.

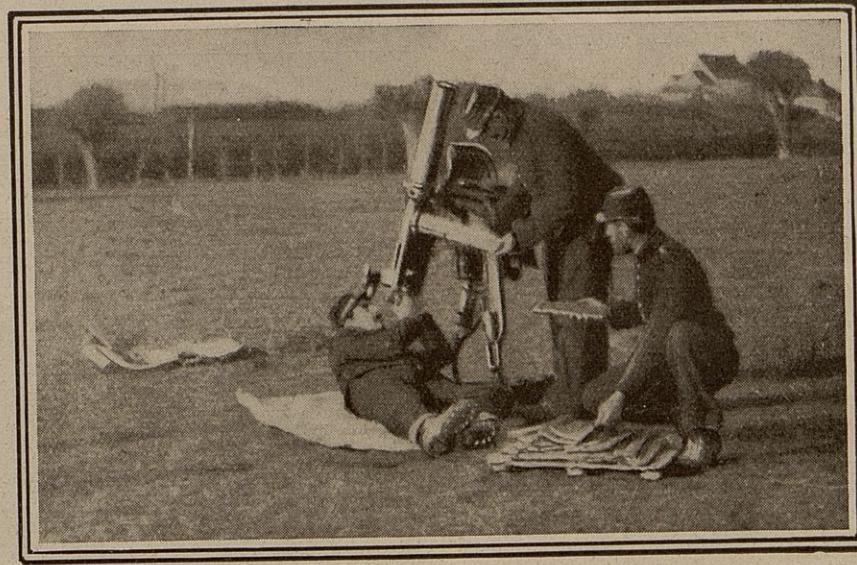
EN ALSACE ET AILLEURS



Nos soldats ne sont pas des ravageurs, ni des goinfres qui tuent tout ce qu'on peut manger. En voici quelques-uns qui, trouvant une maison déserte, appellent et attendent qu'on vienne. Et il y a là, cependant, de bien bonne nourriture qui se promène !



Le tir d'une mitrailleuse anglaise contre aéroplanes. On remarquera que ce genre de pièce est d'un maniement malaisé.



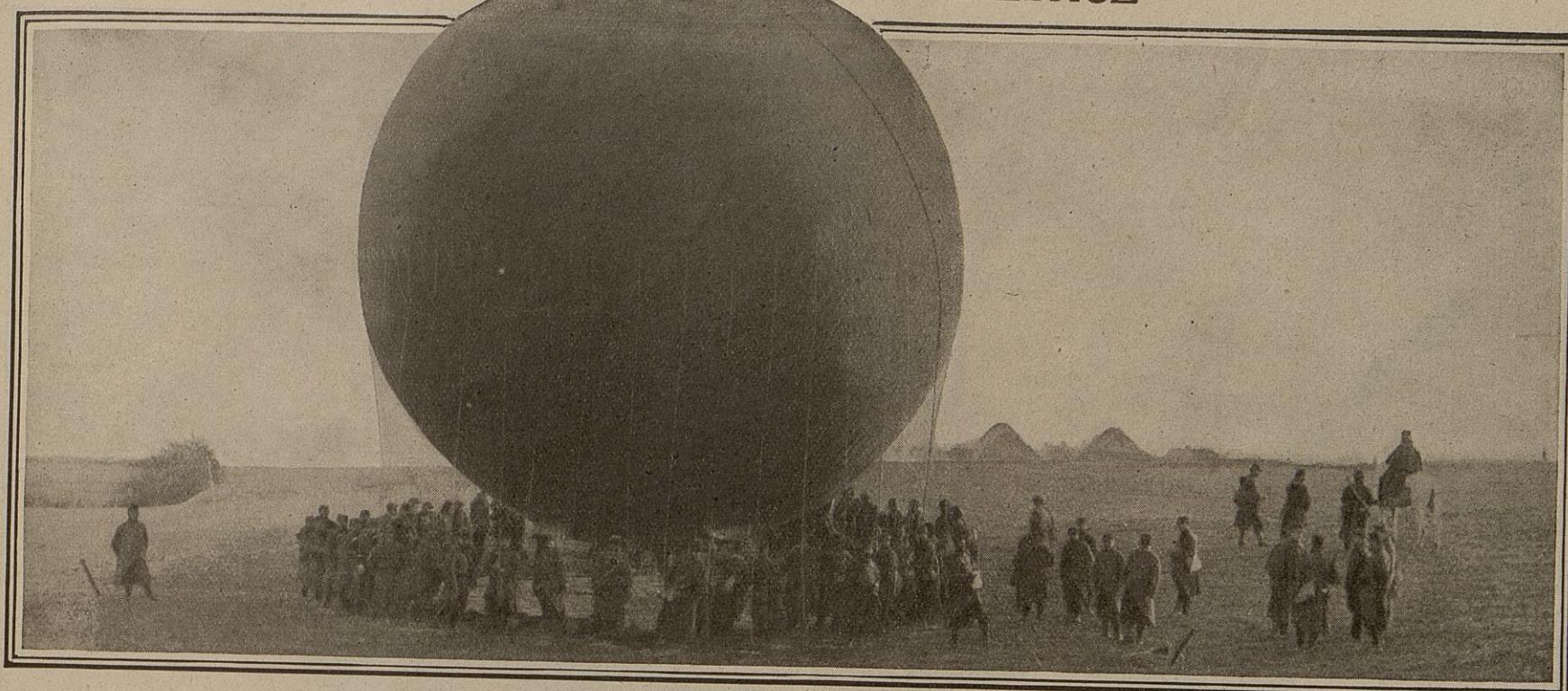
Plus commode est cette mitrailleuse allemande, prise par les Français, et qu'ils utilisent contre les « Tauben ».



A Soppe-le-Haut, où se promènent ces militaires et ces civils, les maisons alsaciennes ont un caractère spécial, qui était resté dans toutes les mémoires et que nous retrouvons avec joie.

SCÈNES

D'ALSACE



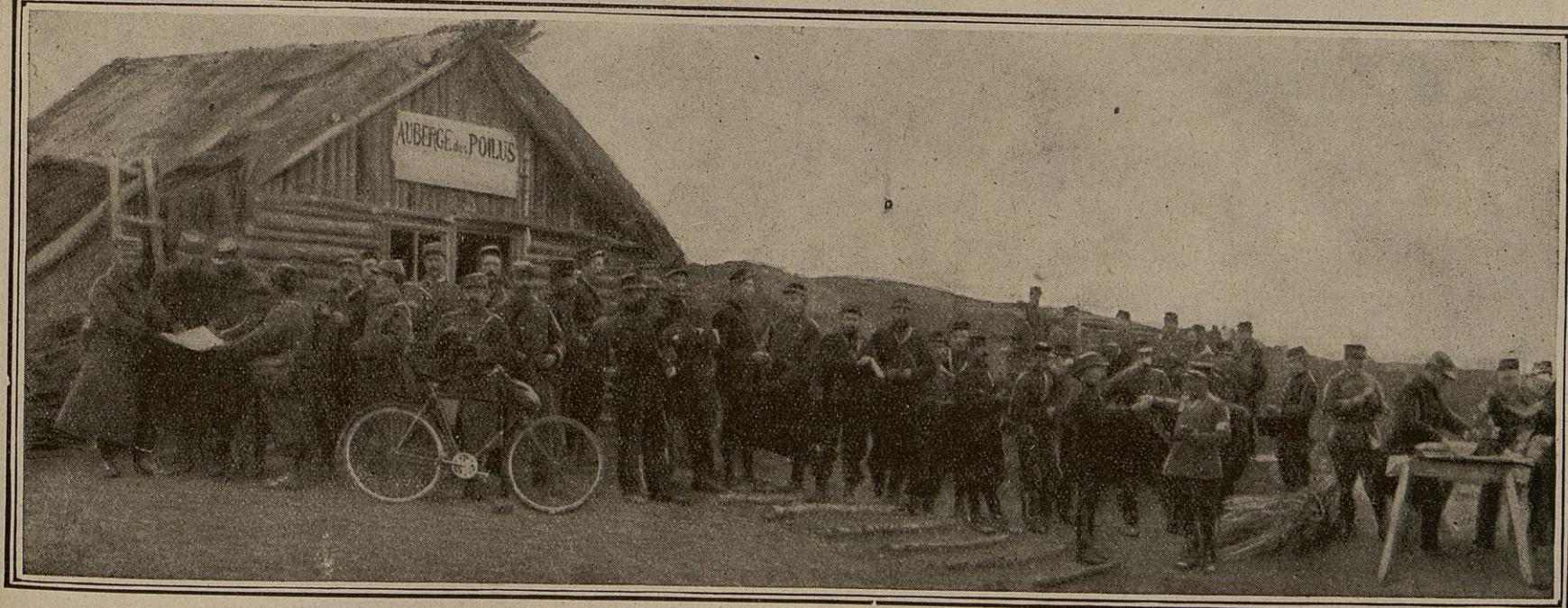
On sait que, par ces temps d'aviation et d'aéronauts dirigeables, les vieux ballons captifs, dont la gloire date de la bataille de Fleurus, n'ont pas cessé d'être utiles pour l'inspection des positions de l'ennemi. En voici un, que les sapeurs du génie sont en train de déplacer, en Alsace, parce que les Allemands l'ont repéré.



Le brillant dessinateur et patriote alsacien Zislin, sert, comme son ami Hansi, dans l'armée française.

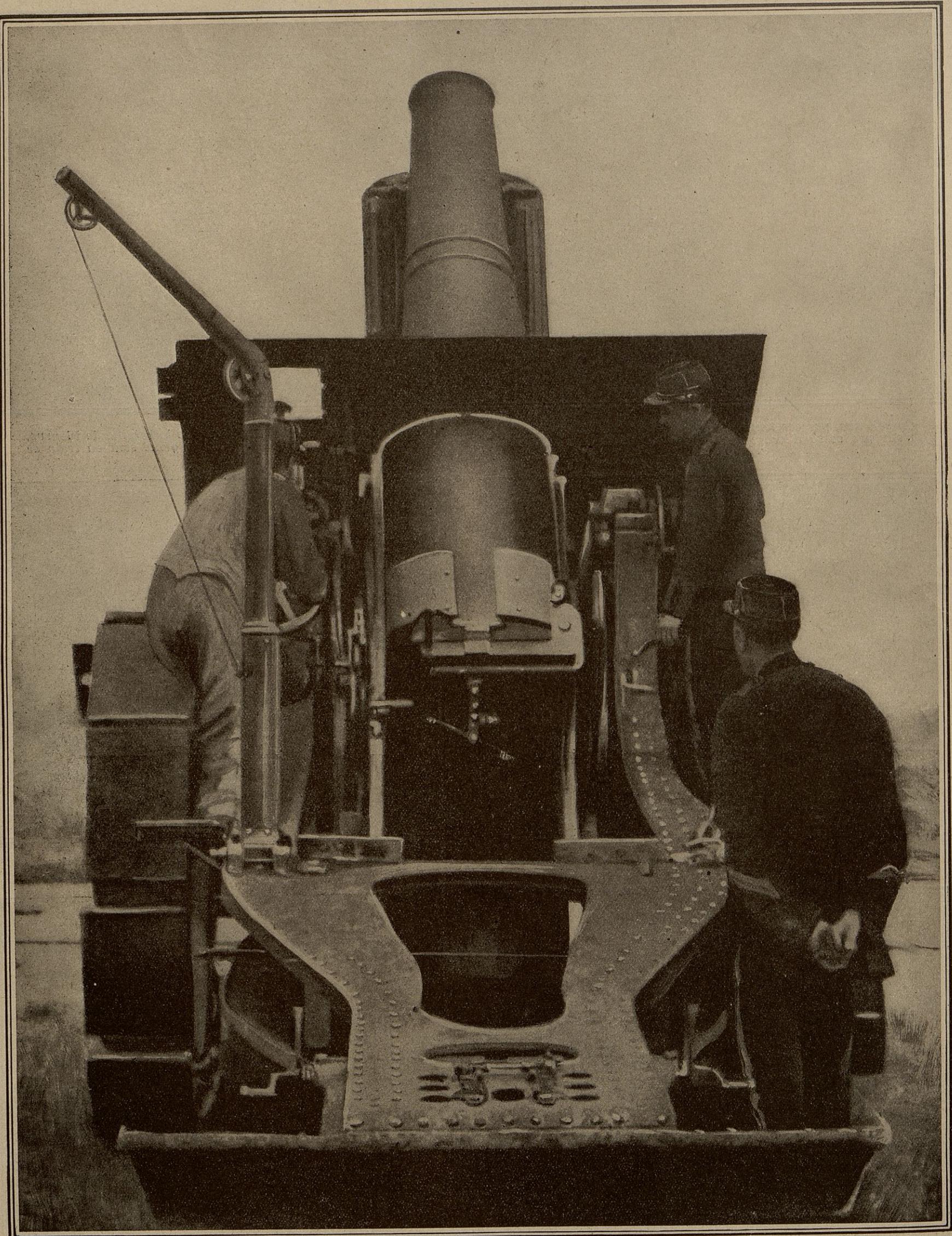


Rien d'amusant comme l'équipage canin que les photographes reporters doivent employer, en Alsace, pour emporter leurs appareils



Le lieu de rendez-vous où se retrouvent nos détachements et où ils se rafraîchissent, près de Thann, a un nom bien significatif !

ARTILLERIE LOURDE



Une grosse pièce de 260 du modèle français, à masque d'acier et affût de recouvrement.

NOTRE ARTILLERIE LOURDE

OBUSIERS DE CAMPAGNE -- CANONS DE CAMPAGNE LONGS CANON RIMAILHO DE 155 m/m COURT

Depuis quinze jours, les communiqués officiels nous annoncent la supériorité prise par notre artillerie sur l'artillerie ennemie : grosses pièces réduites au silence, batteries détruites, tranchées bouleversées, colonnes ennemis fauchées, convois de ravitaillement dispersés, ce sont là des succès enregistrés tous les jours sur tout le front.

Notre artillerie lourde vient d'entrer en ligne. Au début de la guerre, l'emploi par les Allemands de leur artillerie lourde gêna beaucoup nos troupes ; évidemment, l'artillerie lourde de campagne eut moins d'effets désastreux que leur grosse artillerie de siège, mortiers et obusiers ; mais les « grosses marmites » n'en éclataient pas moins sur nos ouvrages défensifs, et nous n'avions guère pour leur répondre que notre merveilleux 75.

Aujourd'hui, la situation a changé : l'artillerie lourde française a fait entendre sa voix grave, et sa puissante action n'a pas tardé à se faire sentir : partout nous avons pris une heureuse offensive.

Nous croyons répondre au vœu des lecteurs du *Pays de France* en faisant passer sous leurs yeux les principales pièces qui constituent l'artillerie lourde française, avec des explications qui n'ont rien de confidentiel, mais que seuls les spécialistes connaissaient.

Canons longs et canons courts. — L'artillerie lourde allemande comprend des canons longs du calibre de 105 et de 130 millimètres, et des canons courts, connus sous le nom d'*obusiers*, de 105, 150, 220 et 280 millimètres.

L'artillerie lourde française possède des canons courts et longs des calibres suivants : 105, 120, 150 et 155 millimètres.

Ici, nous ne parlerons pas de l'artillerie de siège comprenant des obusiers de 120, de 210, des mortiers de 240 et de 280, des canons longs de 105 et de 150 millimètres.

Les *obusiers* ont sur les *canons longs* l'avantage d'être plus légers, et, par suite, plus maniables ; mais ces derniers, à leur tour, permettent, à égalité de pression des gaz de la poudre et à égalité de poids de projectile, d'obtenir à la sortie de la bouche une plus grande puissance vive, c'est-à-dire une plus grande puissance de pénétration ou une plus grande portée.

Les emplois des deux types de pièces sont différents : l'*obusier* lance son projectile selon une trajectoire parabolique à sommet très élevé (fig. 1), au-dessus de l'horizontale ; c'est le *tir plongeant*. Le canon long a une trajectoire parabolique plus tendue, c'est-à-dire à sommet moins élevé (fig. 2).

D'après ce qui vient d'être dit, on peut juger des effets possibles : l'*obusier* pourra servir à démolir des coupoles blindées, des voûtes, etc. (il fait l'effet

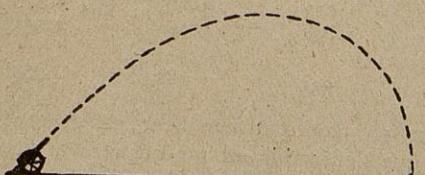


FIG. 1
Trajectoire d'un projectile lancé par un obusier.

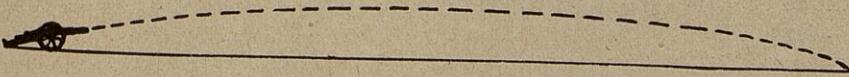


FIG. 2. — Trajectoire d'un projectile lancé par un canon long.

rapide d'une goutte d'eau tombant toujours sur un même point), alors que le canon long, dont la portée atteint 10 à 12 kilomètres, sera utilisé contre le matériel et les troupes mobiles, services de ravitaillement, etc.

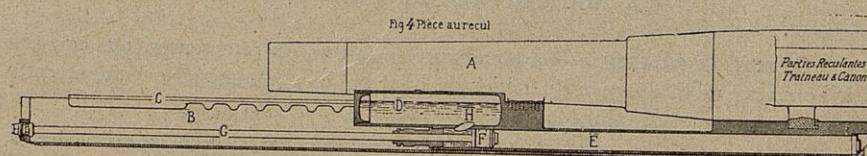
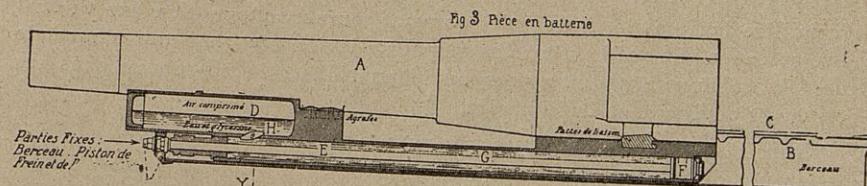
Les charges de l'*obusier*, d'après les conditions variables de son emploi, sont fractionnées en sachets et contenues dans des douilles. La vitesse initiale du projectile dépend du nombre de sachets utilisés, c'est-à-dire de la quantité de poudre employée.

Dans les champs de tir, des expériences préliminaires permettent d'établir pour l'utilisation postérieure des obusiers la valeur des pressions de gaz et le travail développé en fonction de la quantité de poudre contenue dans les douilles.

OBUSIERS DE CAMPAGNE FRANÇAIS

Il existe dans l'armée française trois modèles d'*obusiers* : 105 m/m, 120 m/m, 150 m/m. Ils ne diffèrent entre eux que sur des points de détail ; leurs dispositions sont analogues. Décrire l'un d'eux, c'est les décrire tous.

Ces canons sont en acier forgé, trempé et recuit. La bouche à feu est constituée par un tube relié à un manchon avant et à un manchon arrière. Le canon est fixé, par un système d'agrafes situées au milieu de la pièce et par un boulon suffisamment serré, à un traineau muni de patins, de glissières C glissant sur le berceau fixe en tôle emboutie B.



Le traineau, en acier forgé, contient le frein K du récupérateur E et de son réservoir D.

Le frein hydropneumatique K a pour but d'amortir le recul ; il est constitué par un piston f fixe et par un cylindre mobile E relié au canon et participant au mouvement de recul.

Le liquide, dont la résistance à l'écoulement à travers l'espace compris entre le piston et la contre-tige centrale constitue le frein, est un mélange d'eau et de glycérine, cette dernière employée surtout pour éviter la congélation.

Le récupérateur est à air comprimé ; il a pour but de ramener la pièce en batterie. Pendant le recul, le liquide, chassé sous l'effet du cylindre mobile, pénètre dans le réservoir D où il comprime l'air renfermé. Le recul terminé, l'air se détend, agit sur l'avant du cylindre E et ramène le traineau et la bouche à feu en batterie.

Le fonctionnement du frein et du récupérateur est assuré, quel que soit l'angle du tir.

L'ensemble, mobile, est monté sur un berceau en tôle de forme particulière ; le prolongement de la partie arrière, ainsi que les contre-poids qu'on peut introduire sur l'entretoise qui relie les flasques du berceau, permettent l'équilibrage de la partie mobile. Le pointage en hauteur exige ainsi un moindre effort.

Affût. — L'affût est en tôle d'acier embouti, constitué par des flasques réunis par des tôleries.

Le pointage en hauteur est obtenu par un ensemble d'engrenages coniques, pignons et vis sans fin transmettant le mouvement à un secteur denté S fixé au berceau (fig. 5).

Le pointage en direction est obtenu par le déplacement transversal, sur l'essieu, de l'affût et des organes qui lui sont reliés. Il est obtenu à l'aide d'un volant K (fig. 5).

Une bêche de crosse D, en trois parties, peut se fixer en terre comme l'indique la figure 5 ; elle constitue un point fixe d'appui sur lequel se portera l'effet du recul.

Un bouclier en acier spécial, en trois parties, est destiné à protéger le pointeur. La partie inférieure peut se relever pour la route.

Vis-culasse. — La vis-culasse doit supporter un effort égal à celui qui chasse le projectile hors de la volée du canon. C'est une pièce très importante qui exige beaucoup de soins dans la construction et dans l'entretien en campagne.

Elle est constituée par un bloc d'acier cylindrique, évidé pour le logement du percuteur, organe de mise à feu. Sa périphérie comporte deux secteurs lisses et deux secteurs filetés ; la vis-culasse est reliée, par l'intermédiaire d'une

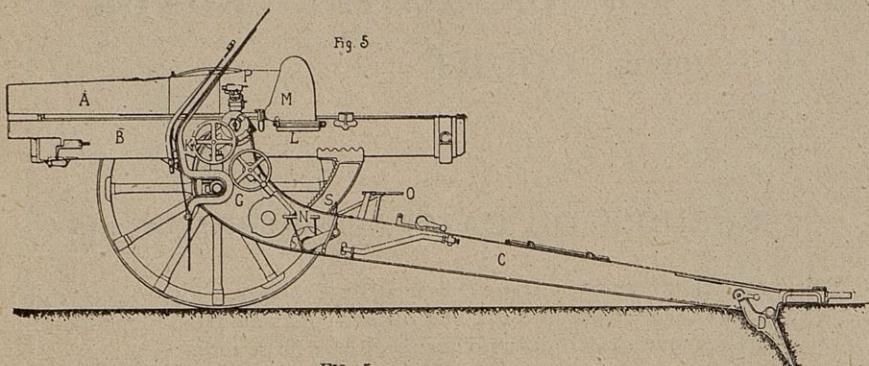


FIG. 5

A canon, B berceau contenant le train hydropneumatique ; C affût en tôle d'acier ; D bêche de crosse ; F lunette de crosse ; G volant de pointage en hauteur ; K volant de pointage en direction ; L poignée de mise de feu ; M bouclier de protection ; N siège du pointeur ; O siège du servante ; P appareil viseur ; S secteur denté

crémaillère horizontale, à un volet pouvant tourner autour d'un axe vertical vissé au canon. Ce volet est manœuvré par un levier à poignée, qui commande aussi un encliquetage qui a pour but d'immobiliser la vis-culasse dans ses positions d'ouverture et de fermeture.

Nous résumons ci-dessous les manœuvres :

LA MANŒUVRE DU CHARGEMENT

Ouvrir la culasse. — La manœuvre se fait en un seul temps, qui consiste à appuyer sur la poignée du levier de haut en bas, à ramener vivement cette poignée par une rotation de gauche à droite.

L'appui sur le levier libère l'encliquetage, et la rotation de ce même levier entraîne la crémaillère qui engrène avec la denture extérieure de la vis-culasse, fait dévisser la vis-culasse.

Dès que cette dernière est dégagée, le boulon ou axe de charnière agit sur le volet mobile et l'entraîne avec la vis-culasse : un verrou spécial immobilise la crémaillère et, par suite, la vis-culasse dans le volet.

A ce moment, une deuxième rotation permet de sortir la vis-culasse de son logement.

Automatiquement, par l'action d'un extracteur, la douille du projectile qui vient d'être tiré est sortie de la chambre à feu.

Charger le canon. — Une planchette mobile, dite de chargement, permet au projectile et à sa douille de glisser facilement dans le canon ; la fermeture

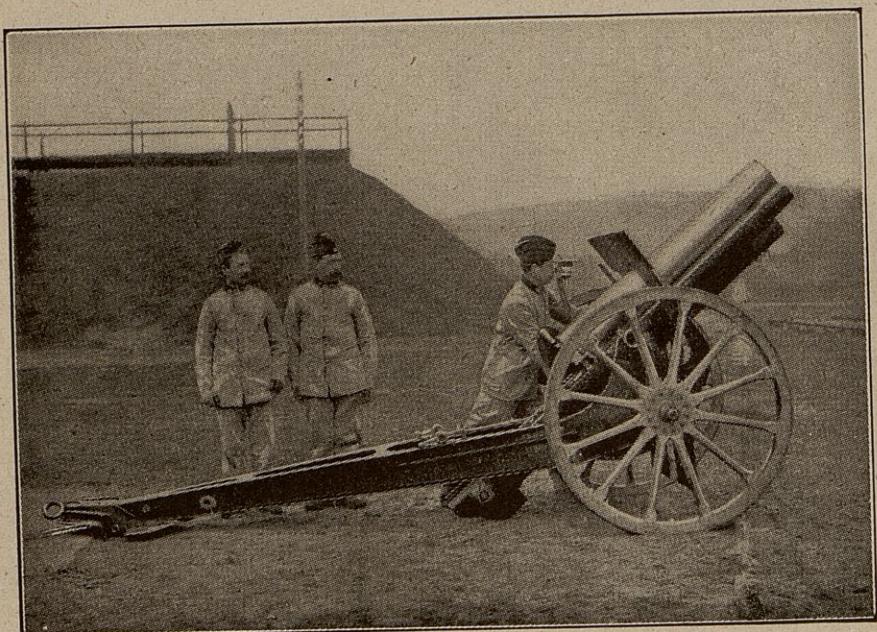


FIG. 6. — Obusier de campagne de 120 m/m. — Position de tir.

de la vis-culasse, agissant comme refouloir, met à bonne position, dans la chambre à feu, le projectile et sa douille.

Fermer la culasse. — Appuyer de haut en bas sur le levier, et le ramener vivement de droite à gauche par rotation. Les mouvements précédemment décrits se reproduisent comme lors de l'ouverture. Il faut avoir eu soin, auparavant, d'abaisser la planchette de chargement et de relever le verrou de retenue des munitions.

La pièce peut être chargée dans toutes les positions ; cet avantage nécessite l'emploi d'un organe qui est le verrou de retenue, dont le but est d'éviter la sortie du projectile quand le canon a sa volée pointée au-dessus de l'horizontale (pointage positif).

La manœuvre de la vis-culasse est simple, robuste et rapide. Ce canon lourd participe donc déjà de certaines qualités de notre merveilleux 75 m/m.

Avant-trains et caissons. — L'arrière-train de caisson est du type à renversement comme celui du 75. Chaque caisson comporte deux compartiments séparés par un coffre. La flèche reliant l'arrière-train à l'avant-train est articulée et peut se rabattre sur l'avant, tandis que le caisson peut basculer vers l'arrière et venir reposer sur ses butées.

On a l'illusion d'avoir devant soi une armoire à deux portes, qui, étant ouvertes, forment boucliers latéraux. Cette armoire est garnie de projectiles placés dans des logements formant alvéoles.

Comme pour le 75, en cours de route les projectiles sont transportés verticalement la pointe en bas, et les douilles sont logées dans des caissettes.

Une batterie de 4 pièces de 120 et ses 12 caissons permettent de tirer 448 coups sans être réapprovisionnés par un convoi.

CARACTÉRISTIQUES DES OBUSIERS SCHNEIDER

Voici quelques renseignements intéressants sur les caractéristiques principales des obusiers Schneider :

	105	120	150
Calibre de l'obusier	m/m	—	—
Longueur en calibres	105	120	150
Vitesse initiale à la bouche	m	14	13
Portée maximum	mètres	300	330
Poids du projectile	kgs	6.400	6.700
Charge de l'obus explosif	kgs	16	21
Nombre de balles de shrapnel (de 15 gr.)		3,14	4,76
Puissance vive à la bouche en tonneaux mètres		370	628
Amplitude du pointage (négatif et positif)		73,4	117
Rapidité de tir (nombre de coups maximum par minute		— 3° à + 43°	— 3° à + 43°
Poids de la bouche à feu complète kgs	10 à 12	6 à 8	4 à 6
Poids de la pièce en batterie..... kgs	349	417	835
Poids de la voiture-pièce..... kgs	1.160	1.385	2.285
Poids de la voiture-caisson..... kgs	1.950	2.115	2.575
Nombré de coups transportés par une batterie de 4 pièces et 12 caissons.....	1.898	1.920	2.255
	672	488	288

Les photographies de la page 7 montrent comment est transporté l'obusier de 150 m/m. On remarque que l'ensemble est reporté vers la flèche, où il est maintenu par le levier de pointage. De cette façon, le poids de la pièce qui est assez considérable, comme le montre le tableau précédent, est mieux réparti sur l'essieu.

La description que nous venons de donner s'applique aux obusiers de 105 et de 150 m/m ; il n'existe que quelques différences de détail entre ces diverses pièces.

CANONS DE CAMPAGNE LONGS

Ces canons sont analogues aux canons courts ou obusiers. Ils n'en diffèrent que par leur longueur.

Ainsi, pour l'obusier de 150 m/m, la longueur est treize calibres, soit $13 \times 150 = 1$ m. 950, alors que pour le canon long de 150, la longueur est de 28 calibres, soit $150 \times 28 = 4$ m. 20.

Dans les canons longs il existe deux secteurs fixés au berceau, au lieu d'un, pour le pointage en hauteur, et deux volants pour le pointage en direction.

La figure 7 et la figure 8 montrent le canon de campagne respectivement dans la position de tir, sous un grand angle, et dans la position de route.

Le tableau suivant donne les caractéristiques principales des canons lourds Schneider:



FIG. 7. — Canon de 105 m/m. — Position de tir.

CARACTÉRISTIQUES DES CANONS LOURDS SCHNEIDER

	105	105	150
	CAMPAGNE	SIÈGE	SIÈGE
Calibre	m/m		
Longueur en calibres			
Vitesse initiale à la bouche..... mètres	28	30	28
Portée maximum mètres	575	615	645
Poids du projectile kgs	12.500	13.500	14.500
Puissance vive à la bouche, tonneaux-métr.	16	16	40 (1)
Amplitude du pointage en hauteur	269,6	308,4	848
Rapidité de tir (nombre de coups par minute)	— 5° à + 37°	— 5° à + 40°	— 5° à + 40°
Poids de la bouche à feu complète kgs	12 à 14	10 à 12	4 à 6
Poids de la pièce en batterie kgs	860	1.090	2.475
Poids de la voiture-pièce..... kgs	2.160	3.045	5.435
Poids de la voiture-affût (sans le canon)	2.450	3.375	3.860 (2)
Poids de la bouche à feu sur son chariot spécial, kgs	"	"	3.290

Pour son transport, le canon de 150 m/m est hissé sur un chariot spécial,

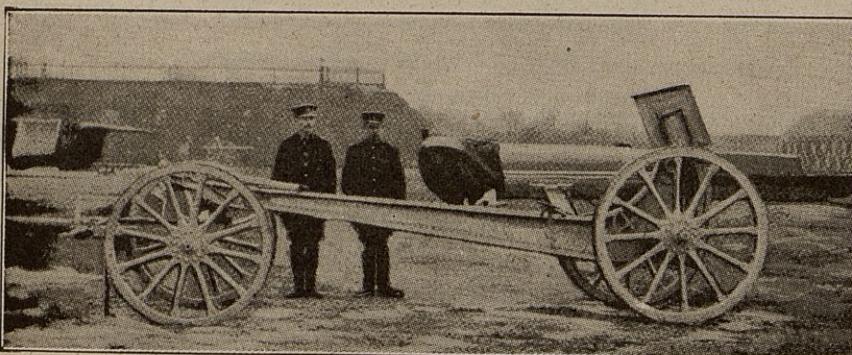


FIG. 8. — Canon de 105 m/m — Position de route

comme cela a lieu pour les gros obusiers allemands. La bouche à feu sur son chariot pèse 3.860 kgs, alors qu'en batterie elle atteint le poids de 5.435 kgs.

~ ~

CANON RIMAILHO DE 155 m/m COURT

Le canon, du au commandant Rimailho, constitue une étape intermédiaire entre le système rigide du canon de siège et les canons à tir rapide, à long recul sur l'affût : il a été introduit en 1904 dans notre armement.

Le canon peut osciller autour d'un axe ; afin de n'utiliser qu'un faible effort pour donner l'inclinaison voulue au canon, deux pompes à air comprimé servent de stabilisateur au système : leurs pistons, se déplaçant à la demande du pointeur, permettent le pointage en hauteur du canon.

L'ensemble de la pièce et de son affût pèse 3.200 kgs ; on répartit ce poids sur deux voitures qui ne pèsent chacune que 2.400 kgs, et qui, dans ces conditions, sont aptes à suivre les armées en campagne.

D'autre part, des dispositions de détail très ingénieuses permettent le transport facile de la pièce sur route. On peut juger de l'ingéniosité des moyens par le temps très court de deux minutes, employé pour la mise en batterie, après arrivée en position de tir.

La vis-culasse du rimailho ne tourne pas autour d'une charnière fixée sur l'un des côtés du canon. Après son dévissage par l'action d'un volant, la vis-culasse est tirée en arrière, sur des tiges guides, de façon à laisser entre elle et le canon l'espace nécessaire au passage du projectile et à sa douille glissant sur une planchette de chargement.

(1) Le projectile est séparé de la douille.

(2) Le transport se fait sur une voiture spéciale et non sur l'affût.

Pendant le tir, la culasse s'ouvre d'elle-même, automatiquement, et la douille est projetée à l'extérieur.

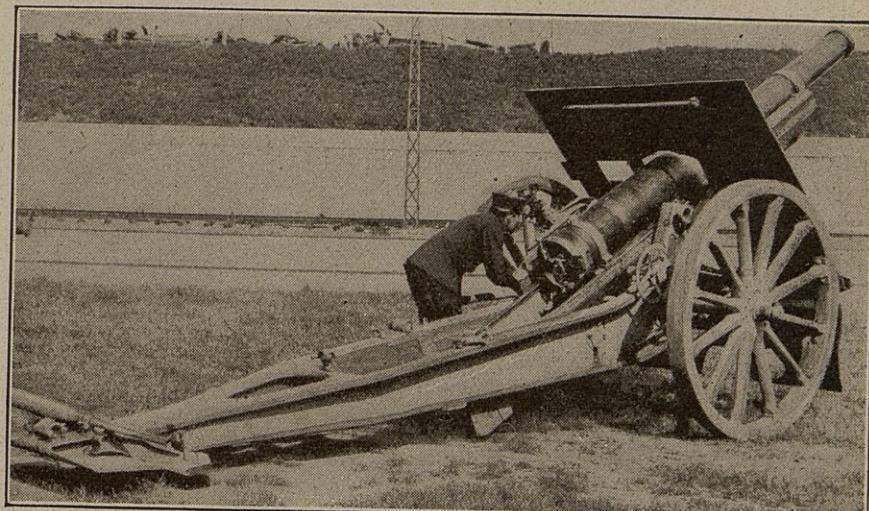
Pendant que le canon revient en batterie, sous l'action du récupérateur, la culasse reste à sa position d'ouverture.

Le 155 court tire, à la vitesse de 5 coups par minute, surtout des obus explosifs dont le poids est de 43 kgs, et qui contiennent 10 kgs d'explosif ; il les lance, avec efficacité, à 6.000 mètres.

Par la grosseur de ses projectiles, par la bonne disposition de ses trajectoires, le 155 CTR a commencé à rendre déjà d'excellents services à notre vaillante armée.

Les tracteurs automobiles. — Le canon Rimailho, comme les canons Schneider, est traîné par des tracteurs automobiles à quatre roues motrices.

L'affût a été muni de ceintures de roues qui facilitent non seulement le



Canon de 120 m/m à tir rapide.

transport dans des terrains quelque peu mous, mais aussi la mise en batterie.

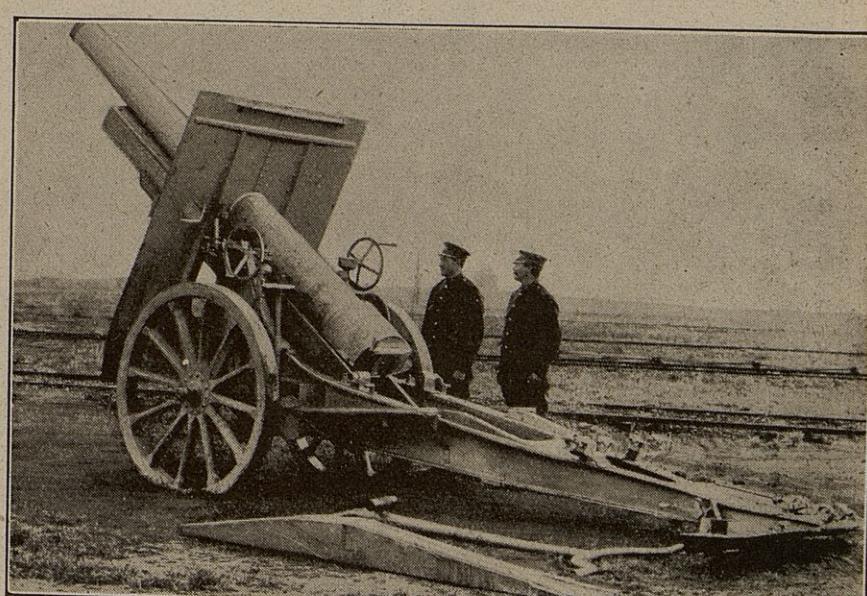
Les patins articulés qui constituent les ceintures forment plate-forme au moment de la mise en batterie.

Les canons et obusiers allemands de gros calibre sont tirés de ceintures de roues et trainés par des tracteurs automobiles. On craignait les difficultés de transport pour des pièces aussi lourdes, mais l'expérience a montré qu'il n'y avait pas de difficultés insurmontables quand les armées ont l'idée ferme de vaincre.

Ces roues produisent l'effet de grosses pattes de pachydermes : on peut croire même que c'est l'aspect de ces animaux qui en a donné l'idée première.

D'autres canons de calibre supérieur sont en construction ; nos arsenaux, nos usines sont en pleine effervescence : partout on travaille pour vaincre.

Notre artillerie lourde de campagne, toute jeune sur les champs de bataille, fille rapidement née de l'industrie nationale, complète maintenant nos batteries



Canon de siège de 150 m/m.

de 75 m/m ; il ne manque, désormais, aucun élément à nos armées pour assurer définitivement la victoire.

Et, au jour du succès final, dû à la science de nos chefs, à la vaillance de nos soldats, la France remerciera aussi notre industrie nationale qui sut créer, en pleine bataille, un matériel dont l'ennemi éprouve déjà les redoutables effets.

PRÉPARATION MILITAIRE



Les jeunes gens de la classe de 1915, de la Motte-Beuvron, s'exerçant à ramper en tirailleurs, vers un ennemi imaginaire.



Les mêmes, sous la conduite de blessés convalescents de l'arme du génie, s'appliquent à des travaux de nivellement et d'établissement de voies ferrées. Ils y mettent une ardeur extrême et font preuve d'une grande adresse.

LES BELGES



L'admirable roi Albert est l'idole de ses soldats. Il va les voir souvent sur le front et visite leurs tranchées.



Paris a fait une chaleureuse réception à ses hôtes, les ministres belges. On voit ici, de droite à gauche, MM. Destrée, député de Charleroi; Carton de Wiart, ministre de la justice; Delanney, préfet de la Seine; Aristide Briand, garde des sceaux; Mithouard, président du conseil municipal; René Viviani, président du conseil des ministres, etc.

LA VIE DANS LES TRANCHÉES



Au revers du talus, un gourbi de lattes et de paille a été dressé par les soldats pour leurs officiers.



Voici le lieutenant qui se prépare à quitter son abri de branchages, pour aller retrouver ses hommes.



Deux sentinelles, placées dans un trou un peu plus élevé que le fond de la tranchée, observent attentivement les approches.



Quand il y a une accalmie dans le tir, quelques hommes coquets procèdent à leur toilette. On est des « poilus » !



La corvée de cuisine prend quelques hommes.



Le combat incessant prend tous les autres.

LA VIE DANS LES TRANCHÉES



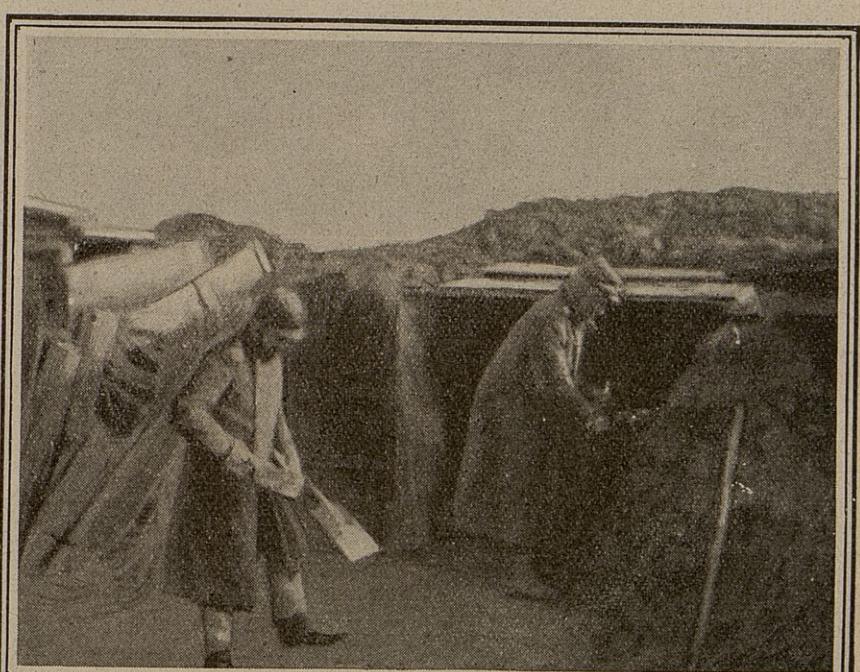
Cachés dans leur trou, nos petits soldats attendent de monter leur faction ou de prendre les armes pour repousser une attaque.



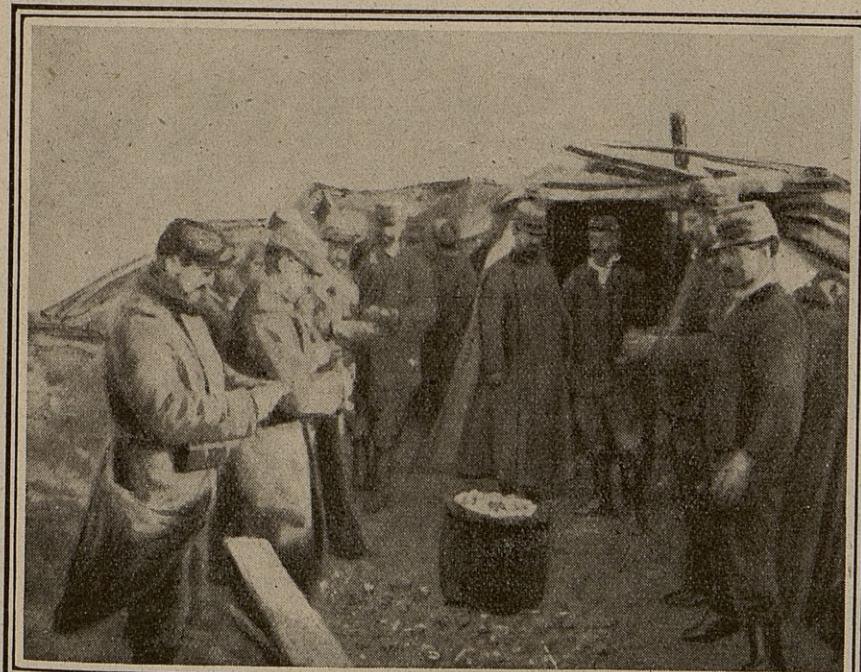
Le capitaine, plus favorisé, grâce au dévouement laborieux de ses hommes, a presque une alcôve pour se reposer — sous terre.



Il y a des moments d'accalmie, dans les intempéries ou dans la bataille. Alors, la tranchée prend des airs de promenoir.



Elles ont besoin de fréquentes réparations, tout comme celles des citadins, ces demeures souterraines.

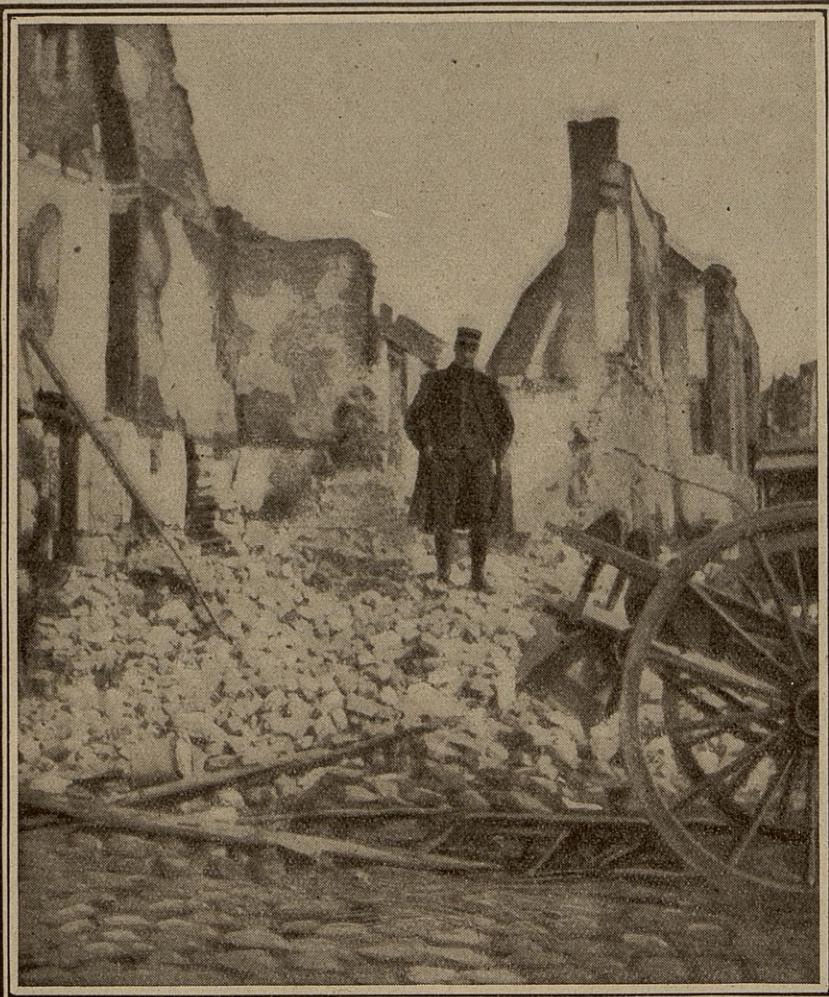


là, comme au camp, comme à la caserne, il y a les corvées de cuisine et surtout l'inévitable épluchage des « patates ».

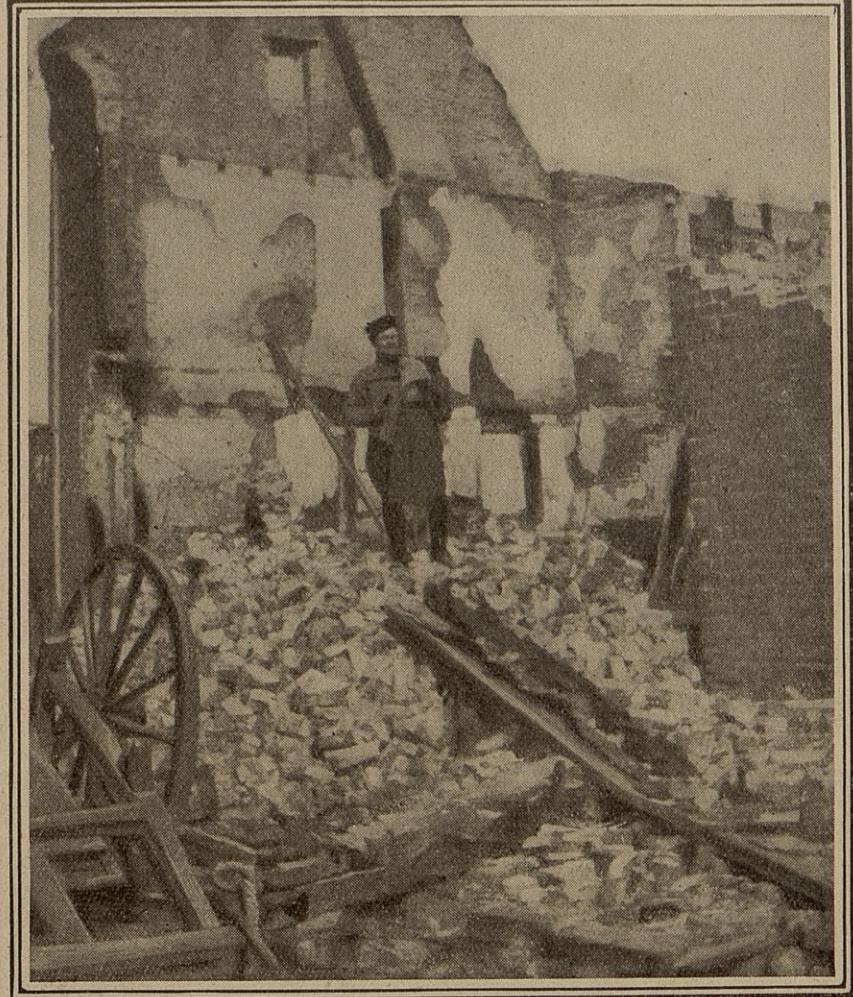


Les plus philosophes, mais non les moins occupés, ce sont les téléphonistes. Sans cesse on les appelle, de l'état-major ou du front.

SUR LA LYS



Estaires, sur la Lys, a été le théâtre de maint combat pendant la lutte dans les Flandres, lutte qui n'est pas achevée.



Ces maisons écroulées, où se dressent les silhouettes de nos alliés, appartenaient à une coquette ville flamande.



Voici une rue de la même ville qui est demeurée à peu près intacte. On est surpris d'y voir un de nos braves tirailleurs indigènes.

BOU-ZIAN, du 2^e Turcos

Par LÉON SAZIE

CHAPITRE PREMIER.

LA REVUE SOURIANTE

Jorcos ! Taraillors ! Kabyles ! Mes compatriotes, nos frères. Sba-el-Kher ! Salut !... Les Allemands, dont la race unique et inique est une erreur de la nature, ne comprendront jamais pourquoi vous êtes, non un ramassis de sauvages, comme ils le disent, mais si bien, si sincèrement nôtres ; pourquoi nous vous aimons, pourquoi vous nous aimez jusqu'à la mort !... C'est que — là est tout le secret — Kabyles veut dire Gaëls, Gaëls signifie Gaulois, et Gaule c'est France !

Voilà pourquoi votre cœur s'entend avec le nôtre, pourquoi votre héroïsme est comme celui des Français, clair, loyal, ingénue et souriant !

Le vrai type du tirailleur est mon camarade Bou-Zian.

Bou-Zian vient de Bel-Abbès, dans la province d'Oran ; il est caporal au 2^e turcos.

L'arrière-grand-père de Bou-Zian fit parler la poudre contre les Français, à la conquête de l'Algérie, et, héroïquement, défendit son village perché sur la montagne, puis devint ami des Français.

Le fils de ce Bou-Zian, engagé au 2^e turcos, fut blessé à Wissembourg... C'est le fils de ce brave qui est mon camarade ould Bou-Zian ben Bou-Zian, caporal au 2^e tirailleurs, dont je vais vous conter, ici, l'histoire épique et vraie.

Etant yaouled, gamin, ce Bou-Zian, pendant que son père coupait l'alfa, labourait, cueillait le raisin ou moissonnait, devait aller à l'école arabe-française de Bel-Abbès.

Mais Bou-Zian manquait souvent la classe. Au maître, pour excuse, il disait :

— Ji pas venu parce que j'iti la Médersa.

La Médersa est, si vous le voulez, comme le cours de cathéchisme des musulmans. C'est là qu'on apprend le Coran aux enfants.

Mais Bou-Zian, quand le vieux marabout lui demandait pourquoi il le voyait si rarement, répondait :

— Ji pas venu parce que j'iti l'école z'arabe-française.

En vérité, Bou-Zian allait hors de Bel-Abbès, passé les casernes, sur la route poudreuse, bordée de mûriers, rejoindre ses camarades Denisot, fils d'un colon français, Ramonet Spartero, dont le père, d'origine espagnole, tenait une fabrique de couffins et de cordes en alfa, et parfois Chaloum, fils du petit mercier israélite dont le magasin *Aux Galeries Bel-Abbès*, ouvrait sous les platanes de la grande place carrée, en face de l'église, près du théâtre.

Les quatre gamins allaient braconner, tendre des brindilles d'alfa enduites de glu aux oiseaux qui cherchaient un peu d'eau sous les lauriers-roses.

En raccourci, ces quatre gamins, Denisot, Ramonet, Chaloum, Bou-Zian symbolisent l'Algérie, montrent son âme, l'expliquent.

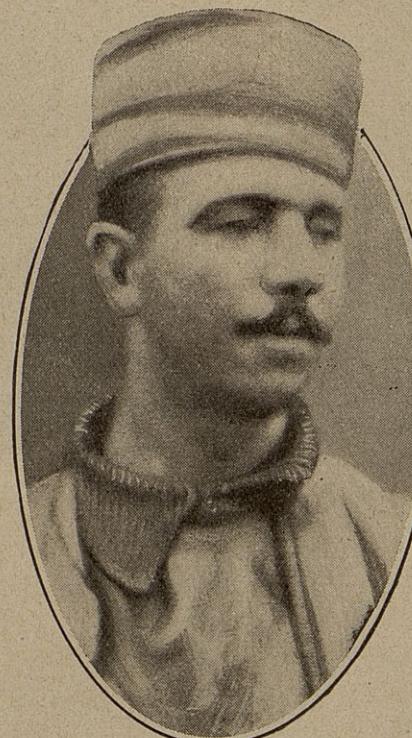
Denisot, que Bou-Zian et tout le monde appelaient Bénizop, était le chef de la bande.

Ici, je dois avouer que Bénizop est un mot qui s'entend partout, se dit à tout propos en Algérie. Il veut dire beaucoup de choses et rien, il demeure intraduisible en français. Selon l'intonation et l'intention, il devient une injure ou une amabilité. Ne prenons Bénizop que dans ce dernier sens.

Le temps passa et sépara nos quatre camarades.

Vint août 1914. La guerre !

Or, voici que, dernièrement, en route pour le front, se rencontrèrent le sergent de zouaves Denisot dit Bénizop, Ramonet, Chaloum, zouaves aussi, et Bou-Zian, caporal taraillor.



BOU-ZIAN

Un matin, on annonça que le président de la République allait passer en revue les contingents algériens.

Grand émoi, grand astiquage, pour paraître devant le Kébir président... Maintenant, les turcos sont alignés, impeccables, graves, magnifiques. Bou-Zian est en avant. Devant lui se tient le lieutenant Pirou.

Le lieutenant est un Français de France, que ses hommes adorent, et qu'ils appellent Baroude, nom heureux, qui, en arabe, veut dire poudre... Le lieutenant Pirou dit Baroude conquit sous le feu — je le raconterai par la suite — la naturalisation de z'Arabe, que lui octroyèrent ses turcos.

Car c'est un honneur d'être dit z'Arabe !

Il faut non seulement être né en Algérie ou y avoir vécu longtemps, mais encore, et surtout, montrer de la hardiesse, de l'ingéniosité, du cœur, faire quelque chose enfin qui pousse les autres à dire avec orgueil, joie : « C'est un z'Arabe ! »

Donc, les canons tonnent, la nouba chante la *Marseillaise*... Le président arrive.

Les turcos ne bougent plus ! C'est une muraille bleue, ayant au front rouge les éclairs des baïonnettes.

Le président Poincaré, heureux, confiant, admire, passe lentement.

A côté de lui vient, un pas en arrière, M. Viviani, président du Conseil, puis les généraux, l'escorte présidentielle.

Et voici que, tout à coup, un long frémissement secoue les turcos, jusque-là immobiles. Ils se dressent, plus encore, deviennent des géants. Leurs yeux brillent comme des baïonnettes, et tous se mettent à sourire, de leur large et bon sourire, qui montre des milliers de mâchoires blanches, solides, où pas une dent ne manque.

Le lieutenant Pirou s'émeut, ne comprend rien à ce soudain sourire, et, redoutant quelque tour de tirailleurs, inquiet, il se tourne vers ses hommes.

Mais Bou-Zian, vivement, lui dit à l'oreille :

— Ma liotenant..., raste tranquille !... Torcos contents, parce que cit président, cit un z'Arabe !

Bou-Zian désignait le président du Conseil.

De son côté, M. Viviani a vu le sourire des Algériens..., il a entendu l'explication rapide de Bou-Zian, et il passe, la tête comme toujours un peu inclinée, tiraillant plus fort sa moustache.

Mais il regarde, souriant lui aussi, les z'Arabes, met ses yeux dans leurs yeux... Les leurs ont des éclairs, les siens sont mouillés d'émotion, car il a compris, lui, Algérien ! Il sait quelle âme magnifique affirme ce bon sourire des turcos, qui, demain, iront à la mort !...

C'est que les tirailleurs l'ont reconnu. Là-bas, à Bel-Abbès, quand il est venu voir les siens, visiter son pays, ils ont fait la haie... C'est donc un Algérien, un z'Arabe, qui, président, à côté du Kébir président, les passe en revue avant la bataille !...

Bou-Zian a, dans son orgueil, dans sa joie, dit ensuite au lieutenant Baroude, encore ému, la pensée de tous les turcos :

— Ti peux, maintenant, commander les taraillors morir deux fois pour la France !...

Après la revue, Bou-Zian se mit en quête de Bénizop.

Il le rencontra à la cantine, avec Ramonet et Chaloum.

De loin il lui cria :

— Ya Lagah Bénizop... Ti voir ! Li président cit on z'Arabe ! Nous allons gagner bataille !...

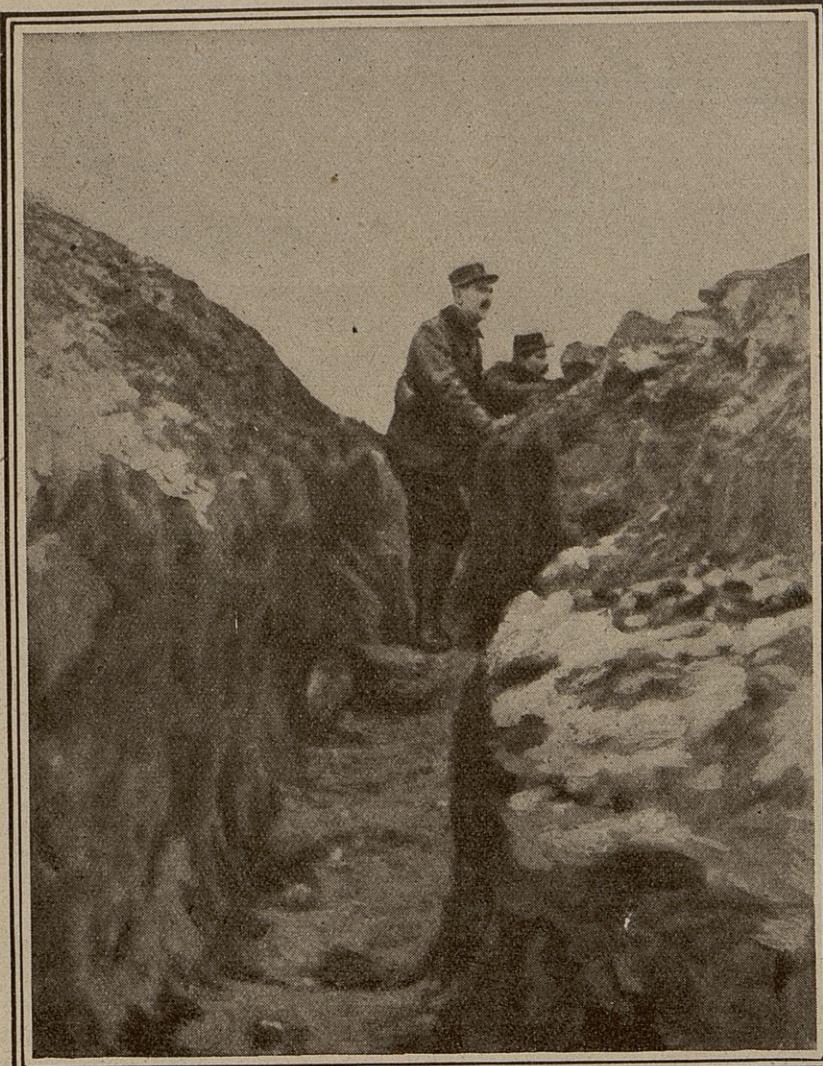
Mais un fantassin, oh ! un simple Français de France, d'humeur triste, osa rappeler qu'en 1870, malgré les turcos, on avait été battu.

Bou-Zian alors, Bou-Zian qui, de temps en temps, avait fréquenté l'école arabe-française, à Bel-Abbès, et y avait appris l'histoire, Bou-Zian déclara fièrement au fantassin :

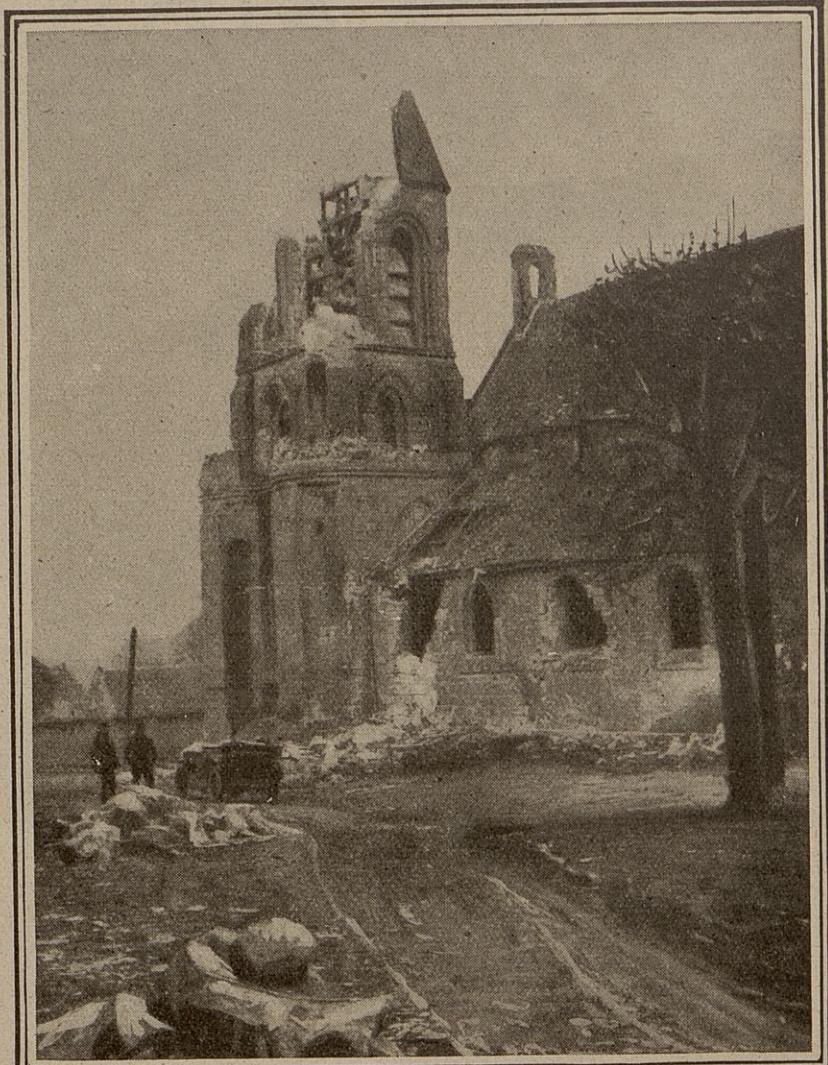
— Quisqui ti parles zo !... Ji connais plos qui toi !... Maintenant nous avons président z'Arabe, nos allons gagner ! Si ton zo ti avais mis avec l'emberor français on l'emberor z'arabe, ti gagné bataille !...

(A suivre.)

LA VILLE ET LA CAMPAGNE



La campagne la plus belle et la plus riche, les tranchées l'ont transformée, comme ces hauteurs de Tracy, en une succession formidable de ravins armés.



La ville, l'artillerie des Allemands a pris soin d'en démolir les églises, avec d'autant plus d'acharnement qu'elles étaient plus vénérables et plus belles, comme celle de Fontenoy.

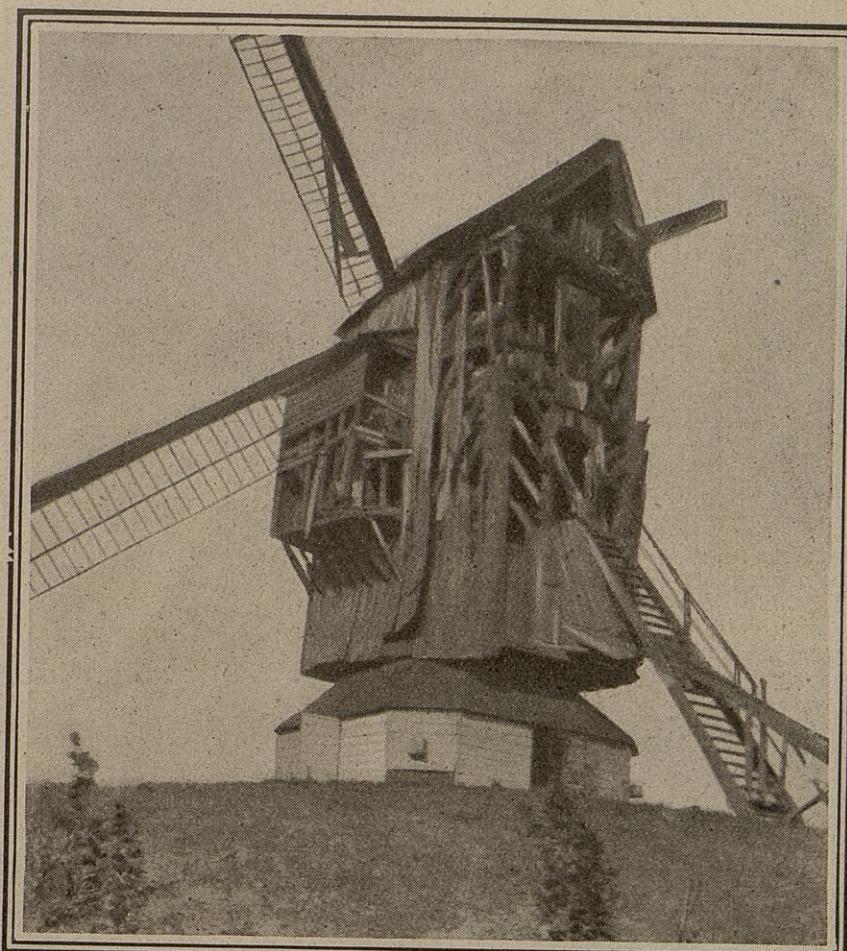


Sur cette place de Lunéville, où maintenant, passent nos dragons, et où stationnent nos autobus, l'ennemi a exercé ses cruautés.

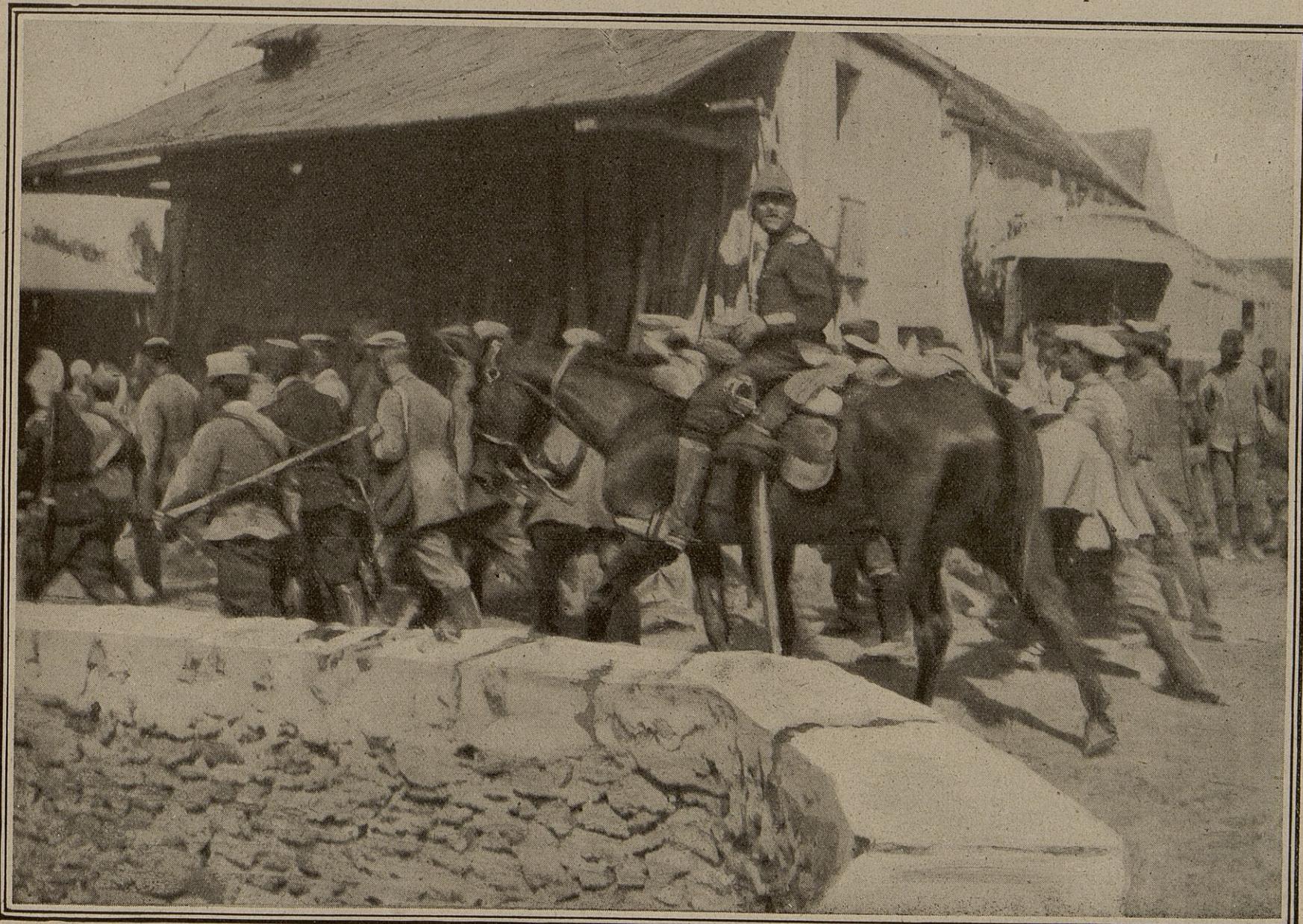
LA GUERRE EN FLANDRE



Le poste d'observation d'une batterie de 75, avec la silhouette protectrice de tôle qui abritera l'officier commandant le feu.

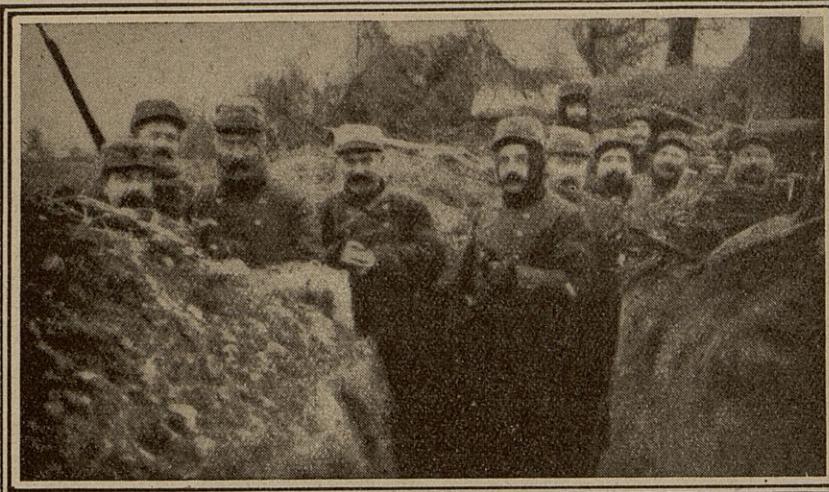


Le moulin de Vieux-Berquin, un bon vieux moulin monté sur pivot, et que la bataille a déchiqueté.



Un convoi de prisonniers allemands à Saint-Barthélemy, se hâtant, sous la conduite de nos soldats.

LA VIE DANS LES TRANCHÉES



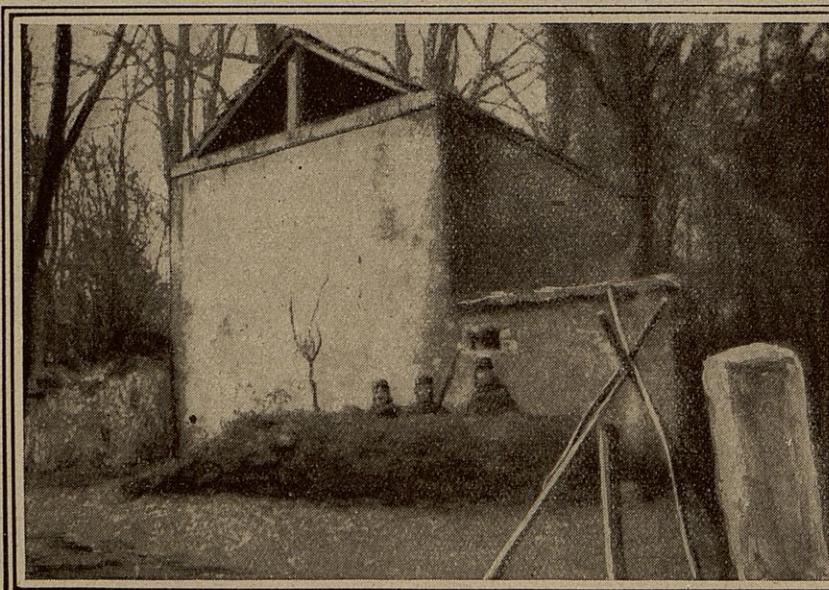
La sortie du gourbi, où l'on s'est reposé un peu avant de retourner en première ligne, où les camarades, nouveaux venus, font bonne garde, en attendant d'être relevés à leur tour.



Une tranchée occupée pendant le jour, en Argonne. Dans le fond on aperçoit une ligne de collines couvertes d'arbres : c'est le fameux bois Le Prêtre, où l'on s'est tant battu.



Ce cliché a été pris par un officier. Les hommes qui y figurent appartiennent à l'infanterie. Ils sont en train de construire une tranchée défilée par un monticule, à 50 mètres des Allemands.



Au bois Le Prêtre. — Un abri pour la nuit. Au premier plan, un petit retranchement élevé pour les hommes de garde. Dans le mur, une meurtrière où une mitrailleuse peut passer son canon.



Les hommes d'une tranchée se groupent quelquefois sur un seul point, afin d'enfiler par un feu intense la voie d'accès que peut suivre l'ennemi.

SCÈNES DE GUERRE



*Il faut bien s'amuser quelquefois... quand on peine tout le temps !
Aussi les zouaves s'offrent-ils des séances de phonographe.*



*Derrrière ce mur, c'est le cimetière de Tracy. Les nôtres savent que
les Allemands s'y sont terrés, parmi les morts, et les guettent.*



« La villa Mon Repos ». — C'est un « lieu de plaisir », installé par les zouaves, près de leur tranchée, à Tracy-le-Val.

DANS LA MARNE



Les caprices du bombardement. Cette mairie de Blesmes et l'église voisine sont demeurées intactes, au milieu du tas de plâtras qui furent des maisons.



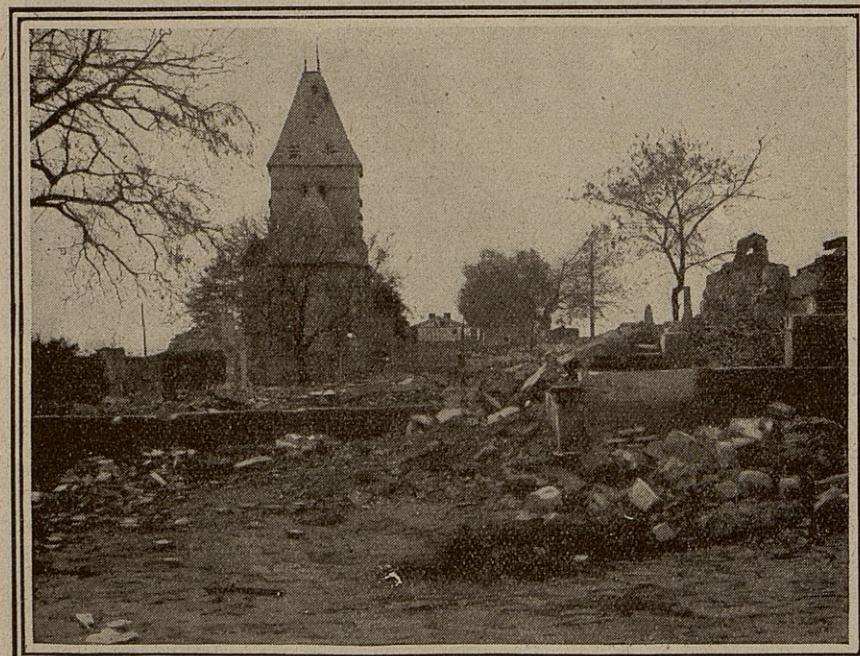
Le village de Domremy (Haute-Marne), a été fouillé par les obus, en certaines de ses parties, tandis que les autres semblent avoir été épargnées.



A Glannes, on dirait que le pic des démolisseurs s'est attaqué aux ruines faites par le bombardement et les a systématiquement achevées, moins quelques cheminées.



A Frignicourt, les pierres des murailles et des maisons ont été « débitées » et « préparées » comme pour une construction nouvelle. L'explosion a fait l'ouvrage des carriers.



Le clocher de Faremont, dans cet isolement et parmi ces ruines, prend un peu une silhouette de château-fort. Est-ce lui qui a tiré sur les gens d'alentour ? Est-ce sur lui qu'ils tiraient ?



Un moulin qui ne moudra plus, c'est le moulin de Merlaux ! Où sont ses meules ? Où sont ses machines ? Où sont ses greniers ? Ce n'est plus qu'une cour déserte et vide.

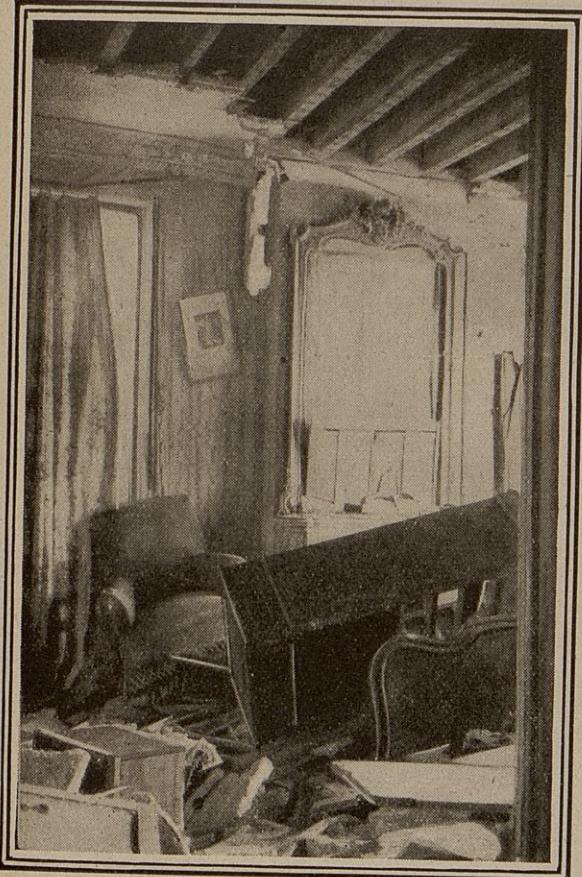
UN CHOIX DE RUINES



Cette avenue de pierres druidiques, dressées comme celles de Carnac, ce sont les ruines d'Hurion, sur la route de Sempuis.



Cette chaussée dévastée, c'est tout ce qui reste de Courdemanges, un gros bourg très peuplé, très laborieux et très riche.



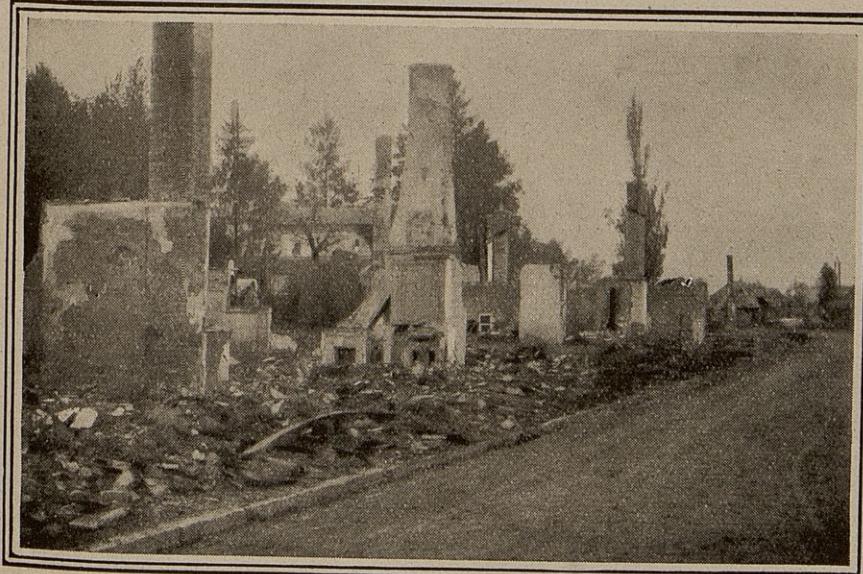
Une chambre à coucher, dans une maison bombardée de Pagny-sur-Saulx.



Dans la même maison, une mansarde en morceaux.



Un riche cabinet de toilette, où la brosse à dent est demeurée dans le verre intact.

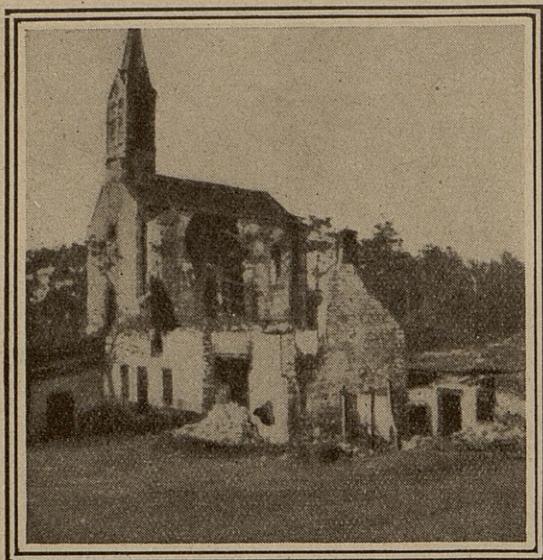


Le village de Favresse. Les arbres seuls y sont restés debout, et continuent à orner un paysage de ruines.



A Thieblemont, il reste des pans de murs si minces, que l'on croirait voir une succession d'usines.

LA GUERRE "PITTORESQUE"



Cette vue extérieure de l'église de Thil ravirait un peintre ; — mais hélas ! elle désole les fidèles...



Nos chasseurs à cheval deviennent souvent fantassins, et leur infirmerie est un « pied-à-terre » souterrain.



L'intérieur de l'église de Thil offre, lui aussi, un désordre « pittoresque » et navrant.



Mais voici le comble du confortable en temps de guerre : Un établissement thermal, avec bains, douches, etc.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914



LE FRONT ORIENTAL



L'INCONSCIENT

— En somme, c'est très simple ; il n'y a qu'à les tourner par Vienne
ou par Londres... !